

MARÍA PILAR TRESACO
JAVIER VICENTE
MARÍA-LOURDES CADENA
(Coordinadores)

De Julio Verne
a la actualidad:
la palabra y la tierra

De Jules Verne
à nos jours:
la parole et la terre

De JULIO VERNE a la actualidad : la palabra y la tierra = De Jules Verne à nos jours : la parole et la terre / María Pilar Tresaco, Javier Vicente, María-Lourdes Cadena (coords.). – Zaragoza : Prensas de la Universidad de Zaragoza, 2015

550 p. : il. ; 22 cm

ISBN 978-84-15770-58-9

Verne, Jules–Crítica e interpretación

TRESACO, María Pilar

VICENTE, Javier

CADENA, María-Lourdes

821.135.1Verne, Jules1.07

Cualquier forma de reproducción, distribución, comunicación pública o transformación de esta obra solo puede ser realizada con la autorización de sus titulares, salvo excepción prevista por la ley. Diríjase a CEDRO (Centro Español de Derechos Reprográficos, www.cedro.org) si necesita fotocopiar o escanear algún fragmento de esta obra.

© Los autores

© De la presente edición, Prensas de la Universidad de Zaragoza
1.ª edición, 2015

Diseño de la cubierta: Inma García. Prensas de la Universidad de Zaragoza

Ilustración de la cubierta: José Ortiz

Prensas de la Universidad de Zaragoza. Edificio de Ciencias Geológicas, c/ Pedro Cerbuna, 12
50009 Zaragoza, España. Tel.: 976 761 330. Fax: 976 761 063
puz@unizar.es <http://puz.unizar.es>



Esta editorial es miembro de la UNE, lo que garantiza la difusión y comercialización de sus publicaciones a nivel nacional e internacional.

Impreso en España

Imprime: Servicio de Publicaciones. Universidad de Zaragoza

D.L.: Z 1045-2013

VARIATIONS SUR L'IMAGINAIRE GÉOGRAPHIQUE DANS QUELQUES LIEUX VERNIENS REMARQUABLES

Lionel Dupuy¹

Laboratoire « SET » — UMR 5603 CNRS

Université de Pau et des Pays de l'Adour

Introduction

Les *Voyages Extraordinaires* (V.E.) de Jules Verne (1828-1905) sont des romans fondamentalement géographiques (Dupuy, 2009). L'auteur revendique d'ailleurs très clairement cette appellation dans les différents entretiens qu'il a accordés jusqu'à la fin de sa vie :

Je me suis toujours attaché à l'étude de la géographie, comme d'autres pour l'histoire ou les recherches historiques. Je crois vraiment que c'est ma passion des cartes et des grands explorateurs du monde entier qui m'a amené à rédiger le premier de ma longue série de romans géographiques (Compère ; Margot, 1998 : 101).

Pour autant, la géographie que le romancier convoque dans ses écrits ne se limite pas à la simple description — aussi fidèle que possible — de lieux éloignés. Elle revêt aussi et avant tout un caractère imaginaire :

Je faisais simplement de la fiction à partir de ce qui est devenu faits ultérieurement, et mon objet n'était pas de prophétiser, mais d'apporter aux jeunes des connaissances géographiques en les enrobant d'une manière aussi intéressante que possible (Compère ; Margot, 1998 : 179).

¹ Membre collaborateur du Groupe de recherches AXEL H-57. Subventionné par le Gouvernement d'Aragon (Espagne) et le Fond Social Européen : Construyendo Europa desde Aragón.

Géographie et imaginaire géographique sont ainsi les deux pierres angulaires des récits verniens, et particulièrement des V.E. Or le *roman géographique*, par opposition au *roman historique*, repose sur une inversion chronotopique : à l'*ici/avant* du *roman historique* succède avec les V.E. l'*ailleurs/maintenant* du *roman géographique* (Seillan, 2008 : 201-202). Une des possibilités offertes par cette inversion chronotopique est celle notamment de pouvoir créer des lieux imaginaires. Certes ils sont présentés comme réels dans le récit, mais leur cartographie et leur localisation demeurent bien sûr impossibles, malgré toutes les précisions apportées par l'auteur.

C'est finalement en jouant habilement sur les variables chronotopiques que Jules Verne rend littéralement ses voyages *extraordinaires* : ils sortent de l'ordinaire, du quotidien, pour rejoindre un univers merveilleux, imaginaire, parfois fantastique et/ou utopique. Une fois ce détour vers l'imaginaire réalisé (un déplacement vers l'*ailleurs/maintenant* et parfois vers l'*ailleurs/avant*), le romancier fait revenir ses héros vers le monde réel, celui de l'*ici/maintenant* du lecteur, de l'auteur. Cette évocation d'un *ailleurs* géographique (Falgon, 1995) contribue dès lors à donner du relief au récit vernien où l'invention des lieux constitue une structure récurrente de l'imaginaire géographique que l'on retrouve dans toute la série des V.E.

Afin de présenter et analyser cette caractéristique du récit vernien, nous avons retenu cinq textes qui mettent en scène des lieux imaginaires. Ces derniers évoluent ainsi dans une autre dialectique de l'espace et du temps, celle du roman où se déploie l'imaginaire géographique.

1. Quiquendone et Virgamen, ou la fantaisie géographique

En 1874, avec *Une fantaisie du Docteur Ox*, Jules Verne propose une nouvelle littéralement fantaisiste qui se déroule dans un territoire qui participe manifestement d'une géographie parallèle, d'une quatrième dimension (l'imaginaire). Influencé par Edgar Poe, l'auteur met en scène dans son récit le docteur Ox, qui avec son assistant Ygène, décident de réveiller une ville endormie, amorphe, en y diffusant une grande quantité d'oxy-

gène (Ox + Ygène = Oxygène²). Si l'action se développe en Belgique, et plus particulièrement en Flandres, les villes présentées par l'auteur évoluent incontestablement dans une autre dimension géographique et historique. *L'incipit* du roman est d'ailleurs emblématique de la complexité géographique à laquelle le lecteur a affaire. Les premières phrases du roman débent ainsi³ :

Si vous cherchez sur une carte des Flandres, ancienne ou moderne, la petite ville de Quiquendone, il est probable que vous ne l'y trouverez pas. Quiquendone est-elle donc une cité disparue ? Non. Une ville à venir ? Pas davantage. Elle existe, en dépit des géographies, et cela depuis huit à neuf cents ans (chapitre 1).

Mais pour convaincre le lecteur de cette invraisemblance géographique (une véritable *utopie*, au sens étymologique du mot, c'est-à-dire littéralement *un lieu qui n'existe pas*), le romancier apporte cependant des précisions cartographiques qui doivent l'assurer de l'existence pourtant réelle, objective, de cette ville imaginaire : « Elle est située à treize kilomètres et demi dans le nord-ouest d'Audenarde et à quinze kilomètres un quart dans le sud-est de Bruges, en pleine Flandre » (chapitre 1). À cette précision cartographique qui rattache la ville à des lieux connus, le narrateur reconnaît cependant le paradoxe auquel le lecteur est confronté :

Et pourtant Quiquendone ne figure pas sur la carte des Flandres ! Est-ce oubli des géographes, est-ce omission volontaire ? C'est ce que je ne puis vous dire ; mais Quiquendone existe bien réellement [...] à telles enseignes qu'elle a été récemment le théâtre de phénomènes surprenants, extraordinaires, invraisemblables autant que véridiques, et qui vont être fidèlement rapportés dans le présent récit (chapitre 1).

La force de la description doit finalement suppléer l'invraisemblance géographique. Ainsi, dès le début du récit, si l'imaginaire géographique est posé, il est cependant accompagné d'une rhétorique puissante. Les arguments d'autorité que le romancier convoque dans sa description lui

2 La dimension comique dans les récits verniens n'est jamais négligée, comme nous le verrons plus loin.

3 Avec un titre de chapitre lui aussi très insistant sur cette problématique géographique : « Comme quoi il est inutile de chercher, même sur les meilleures cartes, la petite ville de Quiquendone ».

permettent alors de rendre plausible, vraisemblable, ce qui géographiquement et cartographiquement ne l'est pas. Si la géographie est imaginaire, le récit, lui, repose sur des effets de réel qui permettent au lecteur de basculer aisément vers cette géographie parallèle (tel est d'ailleurs le principe du fantastique en littérature). Jules Verne évoque d'ailleurs ce procédé à son éditeur, dans une lettre datée du 26 novembre 1875 (à propos de *Michel Strogoff*) : « Il y a un fait géographique plus grave que tout cela, qui est faux, [...] mais que j'ai inventé pour en tirer un effet, — procédé qui m'a souvent réussi ».

La ville de Quiquendone n'est cependant pas la seule à exister en dehors de l'espace et du temps conventionnels, dans cette géographie fantaisiste :

On ne sait généralement pas que Quiquendone est voisine, en ce bon coin de la Flandre, de la petite ville de Virgamen. Les territoires de ces deux communes confinent l'un à l'autre (chapitre XI : Où les Quiquendonniens prennent une résolution héroïque).

Virgamen apparaît ici comme l'extension géographique de ce territoire imaginaire à l'intérieur duquel se déroule une aventure extraordinaire et où le rythme du temps peut aussi s'accélérer : « Où les andante deviennent des allegro et les allegro des vivace » (titre du chapitre VII). C'est ainsi que la déformation, la contraction de l'espace auquel procède le romancier s'accompagne inévitablement d'une déformation du temps, preuve en est-il que l'espace et le temps sont indissociables dans les V.E (Butcher, 1990).

2. France-Ville et Stahlstadt : l'utopie et la dystopie au service de l'imaginaire géographique

Cinq ans plus tard, en 1879, avec *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, Jules Verne propose un nouveau récit où l'action se déroule également dans un lieu difficile à situer cartographiquement. Le Dr Sarra-sin, paisible savant français, qui participe au « grand Congrès international d'Hygiène » (chapitre I) de Brighton, reçoit la visite d'un homme qui lui apprend qu'il est désormais à la tête d'un immense héritage (525 millions de Francs) : *Les Cinq Cents Millions de la Bégum Gokool*. Mais

un autre homme revendique également sa part : le Pr Schultze. Finissant par s'entendre, les deux héritiers se partagent la somme et emploient leur fortune à l'établissement d'une cité modèle, typique des utopies du XIX^e siècle. Le Dr Sarrasin décide d'établir en Amérique du Nord, sur les bords du Pacifique, dans l'état d'Oregon, une ville idéale reposant sur les derniers progrès réalisés dans le domaine de l'urbanisme, de l'architecture et de l'hygiène. Cette cité utopique, idéale, s'appelle *France-Ville* :

Qu'on n'en cherche pas le nom sur la carte. Même le grand atlas en trois cent soixante-dix-huit volumes in-folio de notre éminent Tuchtigmann, où sont indiqués avec une exactitude rigoureuse tous les buissons et bouquets d'arbres de l'Ancien et du Nouveau Monde, même ce monument généreux de la science géographique appliquée à l'art du tirailleur, ne porte pas encore la moindre trace de France-Ville. À la place où s'élève maintenant la cité nouvelle s'étendait encore, il y a cinq ans, une lande déserte. C'est le point exact indiqué sur la carte par le 43^e degré 11' 3" de latitude nord, et le 124^e degré 41' 17" de longitude à l'ouest de Greenwich. Il se trouve, comme on voit, au bord de l'océan Pacifique et au pied de la chaîne secondaire des montagnes Rocheuses qui a reçu le nom de Monts-des-Cascades, à vingt lieues au nord du cap Blanc, État d'Oregon, Amérique septentrionale (chapitre x : « Un article de l'*Unsere Centurie*, revue allemande »).

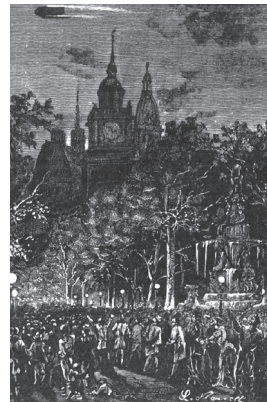
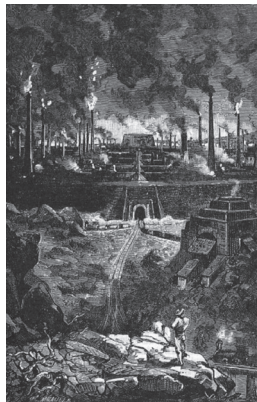
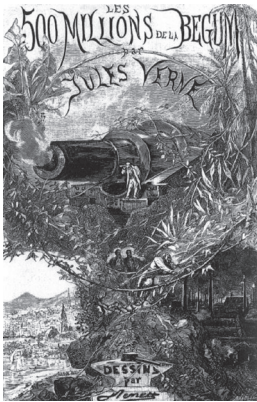
Cependant, si l'on suit à la lettre les indications données par Jules Verne dans ce chapitre x, il est intéressant de noter que la localisation donnée par le romancier fixe ladite ville au centre d'un triangle formé au nord par le *Cap Arago*, au sud par le *Cap Blanc* et à l'est par un lieu-dit (depuis 1886) appelé également *Arago*. *Coquille River* est le fleuve qui serpente au centre de ce territoire avant de se jeter dans l'Océan Pacifique, au niveau de la ville de *Bandon*, probablement la *France-Ville* décrite par l'auteur dans son roman. Le clin d'œil aux frères Arago, particulièrement Jacques et François, est évident ici, ces derniers ayant souvent inspiré souvent Jules Verne dans l'écriture de ses romans⁴. Il ne s'agit donc pas d'une

4 Début 1851 Jules Verne fréquente Jacques Arago, le frère du célèbre astronome et physicien (François), par l'intermédiaire duquel il rencontre des explorateurs et des scientifiques. Jacques Arago est géographe, explorateur, mais aveugle depuis 1837. Toujours voyageur, il poursuit son œuvre en écrivant, et publie un *Voyage autour du monde* qui aura du succès. Il meurt en 1855 lors d'un voyage au Brésil. Pour plus de développements, voir à ce titre notre thèse, aux pages 92 et suivantes.

coïncidence, mais d'un choix volontaire de la part du romancier qui était ami avec ces hommes. La réalité autobiographique rejoint la fiction géographique et romanesque.

À quelques kilomètres de *France-Ville* s'établit *Stahlstadt*, la cité anti-utopique par excellence du Professeur Schultze. Lorsque le narrateur décrit cette ville nouvelle, qu'aucune carte ne mentionne également, il fait appel à des métaphores et des références mythiques particulièrement explicites et parlantes :

Il savait que le centre de la toile d'araignée figurée par *Stahlstadt* était la Tour du Taureau, sorte de construction cyclopéenne, qui dominait tous les bâtiments voisins. [...] L'opinion générale était d'ailleurs que Herr Schultze travaillait à l'achèvement d'un engin de guerre terrible, d'un effet sans précédent et destiné à assurer bientôt à l'Allemagne la domination universelle (chapitre VII : « Le Bloc central »).



Les Cinq Cents Millions de la Bégum, Stahlstadt, France-Ville

L'antagonisme franco-allemand issu de la guerre de 1870 constitue évidemment l'arrière-plan de cette aventure où la géographie, dans sa déclinaison imaginaire et symbolique, sert de support à l'évocation de cités utopiques.

3. *Frritt-Flacc* : Une géographie de l'étrange et du fantastique

S'il est une nouvelle qui dans l'œuvre de Jules Verne interroge le chercheur perspicace, indubitablement *Frritt-Flacc* (1884) doit être placé au premier rang de ces récits impossibles à déchiffrer. Dans ce conte fantastique et étrange, aux accents poésques et hoffmaniens, Jules Verne décrit un médecin que la cupidité met face à sa propre mort. En 2000, dans sa postface à l'ouvrage *Maître Zacharius et autres récits*, Jean-Pierre Picot écrit à propos de cette courte nouvelle : « Remarquons simplement que le syncrétisme géographique dont procède sa toponymie poétique (Bretagne, Russie, Europe centrale, Méditerranée), pourrait éventuellement ouvrir une piste » (Picot, 2000 : 259). En effet, l'action principale se situe à Luktrop, en Volsinie, un lieu et une région également impossible à placer sur une carte :

Telle est Luktrop. À l'entour, des habitations, des huttes misérables, épar-
sés dans la campagne, au milieu des genêts et des bruyères, passim, comme en
Bretagne. Mais on n'est pas en Bretagne. Est-on en France ? Je ne sais. En
Europe ? Je l'ignore. En tout cas, ne cherchez pas Luktrop sur la carte, —
même dans l'atlas de Stieler (chapitre I) ; D'ailleurs, je le répète, ne cherchez
pas cette ville sur la carte. Les meilleurs géographes n'ont pu se mettre d'accord
sur sa situation en latitude — ni même en longitude (chapitre VII).

Nous pensons comme Jean-Pierre Picot qu'effectivement la principale énigme posée ici est d'origine géographique. Mais il est également intéressant de remarquer à quel point *Frritt-Flacc* illustre efficacement le « régime diurne » que Gilbert Durand développe dans son célèbre ouvrage : *Les Structures Anthropologiques de l'Imaginaire* (Durand, 1990). La situation du Docteur Trifulgas, confronté à sa propre mort, rappelle ce processus de « double négation » (Durand, 1990 : 230) que l'auteur analyse dans son ouvrage (« Tel est pris qui croyait prendre ») : « Le procédé réside essentiellement en ce que par du négatif on reconstitue du positif, par une négation ou un acte négatif on détruit l'effet d'une première négativité » (Durand, 1990 : 230).

Le cupide Docteur est accompagné de son chien, un véritable « Reprobatus » — le « réprouvé » littéralement, mais ici c'est le chien qui renvoie à son maître cette image détestable. La description que Gilbert Durand fait du « Reprobatus » dans son ouvrage convient d'ailleurs parfaitement au Docteur Trifulgas (par l'image inversée du chien) ; il est

présenté « sous les traits d'un géant cruel, mangeur d'hommes, avec des dents de chien... » (Durand, 1990 : 231). Le syncrétisme n'est donc pas que géographique, il est aussi morphologique. Quant à la deuxième partie que Gilbert Durand consacre au « régime diurne », elle s'applique également avec efficacité au récit vernien :

Nous avons choisi, pour symboliser ces deux nuances de l'imaginaire qui cherche à maîtriser le temps, deux figures du jeu de Tarot résumant réciproquement le mouvement cyclique du destin et l'élan ascendant du progrès temporel : le denier et le bâton [...] D'un côté nous aurons les archétypes et les symboles du retour, polarisés par le schème rythmique du cycle, de l'autre nous rangerons les archétypes et symboles messianiques, les mythes historiques où éclate la confiance en l'issue finale des péripéties dramatiques du temps [...] (Durand, 1990 : 322).

Or le Docteur Trifulgas, en plus d'être accompagné de son chien, marche avec un bâton, comme cette vieille dame qui vient lui demander de l'aide (« La vieille était là, appuyée sur son bâton » ; chapitre IV). Tout cela est parfaitement visible avec l'illustration de la première de couverture. Quant aux deniers, ils font directement référence ici aux « cent vingt fretzers » payés pour sauver cet homme à l'agonie, qui n'est autre que le Docteur Trifulgas.



Le Docteur Trifulgas et son chien, *Fritt-Flacc*

Il est donc possible de déceler dans *Frritt-Flacc* les différentes composantes du « régime diurne » que Gilbert Durand présente dans son ouvrage. Mais cette lecture de l'imaginaire vernien, pour pertinente qu'elle apparaisse, doit être complétée d'une analyse du dispositif géographique (et géologique) où se noue le drame. Car le volcanisme est très présent dans ce récit, comme dans de nombreux autres romans verniens. Le Vanglor est ce volcan qui domine la scène (autrement dit la « cène », compte tenu de la symbolique et de la morale bibliques du récit) et les terrains sont envahis de ses scories. L'imaginaire volcanique relie ici géographie, mythes et symboles. Le territoire décrit par Jules Verne, et tel que le souligne Jean-Pierre Picot, apparaît comme un mélange de terres à la fois bretonnes, nordiques et méditerranéennes. Nous sommes littéralement dans un « Finistère », là où la terre s'abandonne à la mer/mère dans un bout du monde qui est aussi un voyage au bout de la nuit⁵. Cette Volsinie semble confiner à la marge européenne. Or si une terre chère à Jules Verne semble parfaitement correspondre à cette énigme géographique, c'est bien l'Islande, ce territoire où les quatre éléments se battent avec force, cette terre également point de départ d'une autre aventure vernienne aux accents fantastiques : *Voyage au centre de la Terre*.

L'imaginaire géographique renforce ainsi incontestablement ici les accents fantastiques et étranges de cette courte nouvelle. Le voyage vers la mort que le Docteur Trifulgas accomplit repose avant tout sur une confusion géographique : *l'ici* est fusionné avec *l'ailleurs*. Le temps s'inverse quant à lui, illustrant ce compte à rebours fatal et final pour le Docteur.

La dialectique vernienne de l'espace et du temps souligne dans ce récit étrange comment le voyage est un éternel retour aux sources. Mais ici, pour le Docteur Trifulgas, partir, c'est mourir. Le Styx est franchi définitivement. Le Docteur abandonne son Reprobatus pour rejoindre le Cerbère, ce célèbre chien mythique à trois têtes. Tout est triple en Enfer, comme ces trois femmes sur terre qui — dans le récit — n'en formaient qu'une. Successivement une jeune fille, sa mère et une vieille dame sont

5 À certains égards, le célèbre roman de Céline n'est pas sans rappeler le conte fantastique de Jules Verne. N'est-il pas possible finalement de voir en Bardamu un *alter ego* du Dr Trifulgas ?

venues demander de l'aide au Docteur *Trifulgas*. Ce dernier aurait dû pourtant saisir ce signe évident. Mais l'avarice et la cupidité brouillent la vision. L'allégorie de la mort qui frappe à la porte ne peut pas être plus évidente. Et telle une pièce de théâtre qui commence, les trois coups qui sonnent marquent le début d'une fin annoncée.

De plus, l'aventure se déroule donc à Luktrop, un lieu imaginaire dont l'interprétation du nom demeure aujourd'hui encore une énigme pour les spécialistes de Jules Verne. Mais ce lieu, ce port qui oscille entre l'utopie et la dystopie, sert avant tout de support au récit vernien en alimentant efficacement la dimension fantastique de ce dernier.

4. *Le Superbe Orénoque* ou le merveilleux géographique

Le quatrième exemple que nous avons retenu pour cette étude est tiré d'un roman peu connu également de la production vernienne : *Le Superbe Orénoque* (1898). Deux expéditions sont organisées pour remonter le cours du fleuve éponyme. La première doit en découvrir les véritables sources ; la seconde doit permettre à Jean de Kermor de retrouver son père, disparu depuis de nombreuses années. À la fin du récit, la description de la Mission de Santa-Juana dans le chapitre XI de la seconde partie, participe de cette géographie merveilleuse qu'aucun autre aventurier auparavant n'avait décrite (Dupuy, 2009, 2010 et 2011), même Jean Chaffanjon et Élisée Reclus, dont les écrits ont pourtant servi de base à l'écriture du roman :

- *L'Orénoque et le Caura. Relation de voyages exécutés en 1886 et 1887 contenant 56 gravures et 2 cartes*, de Jean Chaffanjon (1889),
- *La Nouvelle Géographie Universelle* (tome XVIII, *Amérique du Sud, Les régions andines*), d'Élisée Reclus (1893).

Car tout au long de leur aventure, les héros verniens voyagent sur les traces de Jean Chaffanjon, le romancier reprenant à l'identique l'itinéraire que l'explorateur français avait suivi durant son périple en 1886. C'est ainsi que Jean(ne) de Kermor (le garçon se révélera finalement être une fille), le héros principal de l'aventure « [...] possédait un guide sûr dans le récit des deux voyages exécutés par M. Chaffanjon [...] Ce récit de l'explorateur français est fait avec une extrême précision, et Jean comptait en tirer grand profit » (chapitre III, première partie).

Cependant, avant de procéder à la description de la mission imaginaire présentée à la toute fin du roman, Jules Verne décrit auparavant, toujours sur le trajet suivi par ses propres héros, un petit village qui n'existait pas lorsque Jean Chaffanjon a lui-même remonté les sources du fleuve. Il s'agit d'Augustino : « Ce fut donc avec une escorte d'une demi-douzaine de curiares que la flottille accosta le village d'Augustino, situé sur la rive droite, et dont M. Chaffanjon ne parle point, pour cette bonne raison qu'il n'existait pas lors de son voyage » (chapitre XIII, première partie).

C'est ainsi que la dépendance relative au récit de Jean Chaffanjon souffre de quelques exceptions. Parmi elles, une est donc caractéristique de la technique littéraire vernienne : l'invention, la création géographique. Par la suite, le romancier précise l'implantation récente de ce village :

Il paraissait cependant que ce village d'Augustino devait avoir quelques chances de durée, bien que sa construction fût récente. Il occupait une place heureusement choisie dans un coude de l'Orénoque. Sur la grève, et en arrière jusqu'à de moyens cerros verdoyants, les arbres poussaient par centaines. À gauche se massait une forêt de caoutchoucs, dont les gomeros tiraient profit en recueillant cette précieuse gomme (chapitre XIII, première partie).

Or, il est particulièrement intéressant de remarquer que la description (merveilleuse) de ce village purement fictif préfigure directement celle qui sera faite de l'imaginaire Mission de Santa-Juana où nous retrouvons le même effet rhétorique :

C'était à une cinquantaine de kilomètres dans le nord-est des sources du fleuve et de l'embouchure du rio Torrida que le missionnaire avait choisi l'emplacement de la future bourgade. Choix heureux, s'il en fût, — un sol d'une étonnante fertilité où croissaient les plus utiles essences, arbres et arbrisseaux, [...] des caoutchoucs, [...] (chapitre XI, seconde partie).

Jules Verne, en créant ici *ex nihilo* le petit village d'Augustino, prépare subtilement le lecteur à la suite des événements. Cette invention lui permet de cristalliser son imaginaire géographique, tout en restant dans le plausible, le vraisemblable, les effets de réel et l'intertextualité utilisés auparavant permettant de camper le récit dans un réel confirmé.

5. *La Chasse au météore* : quand géographique rime avec comique

La Chasse au météore (1908 ; 1986 pour la version originale) fait partie des romans posthumes de Jules Verne que la critique vernienne a pu exhu-

mer afin d'en présenter l'édition originale, c'est-à-dire non modifiée par le fils de l'auteur. Dans ce récit, écrit dans les dernières années de sa vie⁶, Jules Verne critique avec acidité, mais sur un fond comique, la soif de l'or (Dupuy, 2008). En effet, aux États-Unis, deux astronomes amateurs se disputent la propriété d'un météore composé entièrement d'or qui doit percuter la terre et donc modifier l'économie mondiale. Or, une fois de plus, dès les premières lignes également du récit, Jules Verne précise (sans la préciser...) la situation géographique du lieu où se déroule l'action :

Il n'y a aucun motif pour cacher aux lecteurs que la ville dans laquelle se sont succédé les péripéties de cette histoire est située en Virginie, États-Unis d'Amérique. S'ils le veulent bien, nous l'appellerons Whaston, nous ajouterons qu'elle occupe dans le district oriental la rive droite du Potomac ; mais il nous paraît inutile de préciser davantage, en ce qui concerne cette cité, et il est inutile de la chercher même sur les meilleures cartes de l'Union (chapitre 1).

La logique géographique retenue ici par Jules Verne se rapproche évidemment de celle qu'il développe dans *Une fantaisie du Docteur Ox*. Tout comme Quiquendone et Virgamen, la ville de Whaston existe réellement (au moins au niveau romanesque), bien qu'elle ne figure sur aucune carte, comme le souligne l'auteur. Cette même fantaisie géographique campe dès le début le récit alors dans un *ailleurs* qui permet au romancier de procéder à une satire, une critique sociale que l'on retrouve en filigrane dans toute son œuvre. Ici, c'est donc la soif de l'or qui est critiquée (*l'auri sacra fames*), le roman étant un écho direct à un récit également posthume de l'auteur : *Le Volcan d'or* (1906).

La Chasse au météore est particulièrement emblématique de la deuxième partie de l'œuvre de Jules Verne où, alors que la trame du récit demeure toujours dans le géographique et le scientifique, le texte s'enrichit aussi de considérations plus politiques, sociales, philosophiques, morales. Il n'est pas innocent de la part de Jules Verne de faire dérouler son récit aux États-Unis, lui qui a toujours été fasciné par ce nouveau-monde où tout semble possible. La récente ruée vers l'or du Klondike (1896) inspire ainsi le romancier qui dénonce dans ses textes cette soif malade de l'or. Le cadre géographique se prête particulièrement à cette dénonciation déjà ancienne : *homo homini lupus* (l'homme est un loup pour l'homme).

6 Vraisemblablement en 1901, année où un météore traversa la région d'Amiens, où vivait l'auteur.

Conclusion

Comme nous avons essayé de le souligner dans ce texte, l'imaginaire géographique dans les romans Jules Verne peut procéder soit de la fantaisie (*Une fantaisie du Docteur Ox*), du merveilleux (*Le Superbe Orénoque*), de l'étrange et du fantastique (*Frritt-Flacc*), de l'utopie et de la dystopie (*Les Cinq cents millions de la Bégum*), ou encore du comique (*La Chasse au météore*).

L'invention des lieux, une composante de l'imaginaire géographique vernien, est rendue possible dans le *roman géographique* par l'inversion chronotopique que nous présentions en introduction : dans le cas présent, c'est la variable spatiale qui est mobilisée, avec le passage de l'*ici* vers l'*ailleurs*. Or, cet *ailleurs* peut aussi et parfois se confondre avec l'*ici*, soit lorsque le romancier évoque un territoire proche de la France (*Une fantaisie du Docteur Ox*), soit en procédant à une confusion géographique, un syncrétisme difficile à appréhender (*Frritt-Flacc*).

Inversement, lorsque l'*ailleurs* est bien éloigné de l'*ici*, le romancier peut transposer aussi un *ici* européen sur un *ailleurs* américain : *France-Ville* et *Stahlstadt* ne sont en fait que des condensés géographiques et imaginaires de la ville rêvée en France et de la ville cauchemardée d'Allemagne. Quant à Augustino et la Mission de Santa Juana, elles cristallisent l'imaginaire et les représentations que l'auteur, français, projette sur ces territoires exotiques sud-américains encore ou quasi-vierges. Enfin, avec l'exemple de la ville de Whaston, Jules Verne propose dans une géographie parallèle une histoire légèrement décalée à la fois dans l'espace et dans le temps. L'imaginaire lui permet ici de mieux de caricaturer l'avidité et la cupidité de l'homme face à l'or.

Dans tous ces lieux imaginaires, l'auteur propose finalement un miroir de la société où sont mis en exergue ses travers, ses imperfections, ses dérives, mais aussi son potentiel de réussite et de développement harmonieux entre l'homme et la nature. Lorsque l'invention des lieux est ainsi mise au service de l'imaginaire géographique, le romancier peut nous conter alors les paradoxes d'une époque qui (lui) apparaît de plus en plus complexe. Témoin éclairé de cette période charnière, il nous livre ici un regard critique et inquiet.

Si les *Voyages Extraordinaires* participent de l'histoire de la géographie, leur relecture permet aussi d'appréhender autrement l'avenir de nos sociétés, des lieux dans lesquels nous évoluons. Car les problèmes d'aujourd'hui peuvent être déjà décelés dans la littérature du XIX^e siècle, période où la géographie connaissait un formidable essor et intérêt auprès du grand public.

Bibliographie

- BERDOULAY, V. (1988) : *Des mots et des lieux. La dynamique du discours géographique*. Paris, Éditions du CNRS.
- BROSSEAU, M. (1996) : *Des romans-géographes*. Paris, L'Harmattan.
- BUTCHER, W. (1990) : *Verne's Journey to the Center of the Self: Space and Time in the « Voyages extraordinaires »*. New York, Saint Martin's Press ; Londres, Macmillan.
- COMPÈRE, D. ; MARGOT J.-M. (1998) : *Entretiens avec Jules Verne 1873-1905*, Genève, Slatkine.
- DUMAS, O. ; GONDOLO DELLA RIVA, P. ; DEHS, V. (2000, 2001, 2002) : *Correspondance inédite de Jules Verne avec l'éditeur Pierre-Jules Hetzel (1863-1886)*. Genève, Slatkine, 3 t.
- DUMAS, O. ; GONDOLO DELLA RIVA, P. ; DEHS, V. (2004, 2006) : *Correspondance inédite de Jules et Michel Verne avec l'éditeur Louis-Jules Hetzel (1886-1914)*. Genève, Slatkine, 2 t.
- DUPUY, L. (2008) : *Drôle de Jules Verne. Humour, ironie et dérision dans l'œuvre de Jules Verne*. Dole, La Clef d'Argent.
- (2009) : *Géographie et imaginaire géographique dans les Voyages Extraordinaires de Jules Verne : Le Superbe Orénoque (1898)*. Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, École Doctorale des Sciences Sociales et Humanités, thèse de doctorat en Géographie, Vincent Berdoulay et Jean-Yves Puyo dir., 332 p. [http://pagesperso-orange.fr/jules-verne/These_Lionel_Dupuy.pdf]
- (2010) : « L'imaginaire géographique au cœur d'un Voyage Extraordinaire : Le Superbe Orénoque de Jules Verne ». *Géographie et cultures*, n.º 75, automne 2010, pp. 175-188.
- (2011) : « Jules Verne et la géographie française de la deuxième moitié du XIX^e siècle ». *Annales de Géographie*, n.º 679, mai-juin 2011, pp. 225-245.
- (2011) : « La métaphore au service de l'imaginaire géographique : Vingt mille lieues sous les Mers de Jules Verne (1869) ». *Cahiers de Géographie du Québec*, vol 55, n.º 154, pp. 37-49.

- DUPUY, L. (2011) : « Jules Verne, la nature, la science et Dieu. Les Voyages Extraordinaires ou l'expérience de la limite ». *Alliage*, n.° 68, mai 2011, pp. 29-39.
- (2011) : « Une métaphore de la démarche géographique et de l'histoire du XIX^e siècle : L'Île Mystérieuse de Jules Verne (1874-75) ». *Cybergeo : European Journal of Geography*, [<http://cybergeo.revues.org/24646>]
- (2011) : « De l'Eldorado classique à l'Eldorado vernien : Le Superbe Orénoque de Jules Verne (1898) ». In M. P. Tresaco (éd.) *Autour de l'œuvre de Jules Verne : écrire et décrire le monde au XIX^e siècle*. Saragosse, Presses Universitaires de Saragosse, pp. 79-94.
- DURAND, G. (1990) : *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris, Dunod.
- FALGON, É. (1995) : « L'ici et l'ailleurs. Les mots pour le dire ». *Hégoa*, 18, 160 p.
- FERRAS, R. (1989) : « Jules Verne, géographe, aussi ». *Les Géographies Universelles et le monde de leur temps*, Collection RECLUS Modes d'Emploi, pp. 61-73.
- FONTANABONA, J. (2010) : « La géographie de Jules Verne et ses cartes dans L'Île mystérieuse ». *Mappemonde* n.° 97. [<http://mappemonde.mgm.fr/num25/articles/art10101.html>].
- GIBLIN, B. (1978) : « Jules Verne, la géographie et " L'Île Mystérieuse " ». Pour le 150^e anniversaire de sa naissance. *Hérodote*, 10, pp. 76-90.
- Jules Verne et la Géographie, 1995. *Géographie et Cultures*, 15, 143 p.
- PICOT, J.-P. (2000) : *Postface à Maître Zacharius et autres récits*. Paris, José Corti Éditions, pp. 235-321.
- PUYO, J.-Y. (2007) : « Que peut apporter la géographie historique en ce début de XXI^e siècle ? ». Avant-propos, *Sud-Ouest Européen*, n.° 23, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- SEILLAN, J.-M. (2008) : « Histoire d'une révolution épistémologique au XIX^e siècle : la captation de l'héritage d'Alexandre Dumas par Jules Verne ». In C. Saminadayar-Perrin (dir.) *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e siècle ?* Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Collection « Le XIX^e en représentation(s) », pp. 199-218.
- TISSIER, J.-L. (1996) : « L'Île mystérieuse - Jules Verne - 1874 - hydrographie et orographie. L'île est-elle habitée ? Baptême des baies, caps, golfes, rivières... » *Cybergeo : European Journal of Geography*. [<http://cybergeo.revues.org/index219.html>].



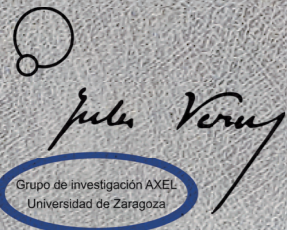
Prensas de la Universidad
Universidad Zaragoza



M.^a Pilar Tresaco
Javier Vicente
M.^a Lourdes Cadena
(Coordinadores)

De Julio Verne a la actualidad:
la palabra y la tierra

PUZ



M.^a PILAR TRESACO
JAVIER VICENTE
M.^a LOURDES CADENA
(Coordinadores)

De Julio Verne a la actualidad: *la palabra y la tierra*

PRENSAS DE LA UNIVERSIDAD DE ZARAGOZA